

Sayyid Aḥmad Barelwi (m. 1831); et par-delà ils puisent dans la tradition islamique de l'*adab* comme code de bonne conduite<sup>(1)</sup>.

Ce court ouvrage remarquablement écrit dans un style concis et toujours clair est d'une lecture attrayante. C'est aussi un instrument de travail fort utile grâce à son annotation précise et à sa bibliographie qui nous donnent une documentation à jour en anglais et surtout en ourdou pour tous les thèmes traités. On regrette seulement que l'éditeur n'ait pas voulu mettre de signes diacritiques (comme c'est hélas trop souvent le cas en Inde) rendant l'identification des termes vernaculaires parfois difficile, surtout lorsqu'ils appartiennent au *begamati zubān*, dialecte propre aux femmes de la région de Delhi, que ces textes illustrent abondamment.

Marc GABORIEAU  
(C.N.R.S./E.H.E.S.S., Paris)

Fredrik BARTH, *Sohar. Culture and Society in an Omani town*. Baltimore and London, John Hopkins University Press, 1983. 25 × 13 cm., 264 p. et ill. non numérotées.

L'auteur présente tout d'abord (p. 1 à 7) l'apparence extérieure de cette ville si déconcertante pour tout visiteur, aux alentours des années 1975. La troisième ville de l'Oman est alors peuplée de 22.000 habitants. Elle se présente comme une bourgade dont l'enceinte, réduite à une butte terreuse, n'encercle plus que quelques centaines de maisons basses, la moitié d'entre elles ruinées. Le souk minuscule, aux ruelles défoncées, se termine sur la plage où, le matin, les bateaux de pêche jettent, pêle-mêle, leur cargaison de poissons, base de l'alimentation des Soharis. Pas de téléphone, un service postal et médical à peu près inexistant. Le respect des institutions traditionnelles est assuré par le Wali, qui siège toute la matinée dans le fort médiéval où affluent, de la plaine comme du djebel, plaignants et visiteurs : une population ethniquement très mélangée, dont la majorité réside dans les villages s'étirant au long de la côte.

Cette population n'est pas facile à cerner, et l'auteur expose d'abord la méthode qu'il a suivie et les difficultés qu'il a rencontrées (p. 7 à 12). Une connaissance minimale de l'histoire de l'Oman est indispensable pour comprendre les particularités de la population Sohari. F.B. y consacre un chapitre : « Sohar and the larger world », p. 13-21. Il termine cette première partie par une brève analyse du pouvoir et des institutions à Sohar : une énumération de 17 cas pratiques de litiges jugés par le Wali montre de façon vivante l'étendue quasi universelle des compétences du premier personnage de la cité : « As it is constituted, the town of Sohar thus contains and realizes within itself the essence of the traditional centralized Islamic state », p. 23 (« The formal Constitution of Sohar », p. 22 à 33).

Les facteurs de diversité de la société sohari sont multiples. Le plus évident est la diversité ethnique. Les *Arabes* d'origine locale constituent évidemment le groupe le plus nombreux

<sup>(1)</sup> Cf. *Bulletin Critique* n° 4 (1987), p. 73-76.

(la moitié ou les trois-quarts de la population). Les *Baluch* forment la deuxième ethnique, un quart de la population. Fixés à Sohar depuis une à sept générations, ils ont longtemps constitué l'essentiel des effectifs de l'armée du Sultan. Les derniers arrivés ont immigré pour des raisons politiques ou économiques. S'ils ont appris l'arabe, ils conservent leur langue, leurs coutumes et la fierté de leurs origines. Certains se sont regroupés dans des villages côtiers, entièrement baluch. Les *Ajams*, ou Persans (2 ou 3.000) sont eux aussi des migrants relativement récents (une à huit générations), sans lien avec les Persans qui, avant l'Islam, avaient donné au pays ses structures. Ils sont le plus souvent chiites, au point que les Arabes chiites sont, eux aussi, appelés *Ajams*.

Deux communautés sont encore représentées à Sohar, mais plus faiblement : les *Zidgalis*, qui revendentiquent une origine arabe. Mais leur langue indo-aryenne, proche du Kutchi, ainsi que l'étymologie de leur nom, dénoncent leur provenance du Sind. Les *Banyans* quant à eux, originaires de Bombay, appartiennent tous à la caste marchande Bhatiya, largement répandue de l'Afrique Orientale à Singapour. Leurs coutumes les isolent fortement des autres communautés. *Khodja ismailites* et *Juifs* venus de l'Inde ont aujourd'hui disparu de Sohar.

Se superposant à ces clivages ethniques, et affectant principalement la communauté arabo-musulmane, la notion de lignage et de pureté du sang est très fortement ressentie (pas seulement à Sohar, mais dans tout l'Oman). Ce sentiment est dû à la profonde pénétration de la société omanaise par la caste des esclaves. Transmis par la mère, le sang servile n'entache pas le lignage, mais venant du père, il entraîne la condition de *hādim* (esclave). Cette condition s'accompagne de traits physiques et culturels ainsi que de comportements qui font aujourd'hui des ex-esclaves un groupe à forte identité. Rappelons que l'esclavage a subsisté en Oman jusqu'aux alentours de 1960.

Les religions viennent encore imposer leurs propres clivages, correspondant ou non à ceux de l'ethnie ou du sang : sunnisme des quatre rites, ibadisme et chiisme principalement. Si les membres des deux premières confessions partagent mosquées et cimetières, ils ne se mélangent pas aux chiites dans l'exercice de leur culte. Pourtant, l'idéal et la pratique de la tolérance sont si forts à Sohar que, « in the village of Sallan, the Koran school of the predominantly Hanafi Baluch community is taught by an Ajam Shiah woman » (p. 53).

F.B. achève son catalogue des catégories sociales à Sohar par une description des comportements et des systèmes de valeur vis-à-vis du travail et de la richesse, puis une évocation des liens nés du voisinage, de la vie sédentaire et de la vie nomade, pour aborder, *in fine*, la condition masculine, la condition féminine, sans oublier celle de *hanit*. Les recoupements de toutes ces diversités sont clairement résumés dans le tableau de la page 89.

La troisième partie de l'ouvrage décrit les comportements sociaux saisis dans les actes de la vie quotidienne : standards des valeurs, comportement à l'égard des voisins, des parents ; attitude des femmes dans leur univers, la maison, des hommes dans le leur : le marché, la vie socio-professionnelle. F.B. conclut par un chapitre intitulé « a kaleidoscope of persons » (p. 165-186), brèves biographies d'une douzaine de Sohari qui sont autant de vivants témoins de cette société.

Sohar était, en 1975, comme tout l'Oman, à l'aube d'une mutation beaucoup plus brutale, car plus rapide, que celles qu'ont connues les autres états du Golfe dans cette deuxième moitié

du 20<sup>e</sup> siècle. Ce sont les effets de cette mutation que F.B. examine, dans une quatrième partie intitulée « The reproduction of cultural diversity ». Il examine les facteurs du déclin de Sohar en remontant au siècle précédent où, déjà, le développement de la marine à vapeur (Sohar n'a pas de port véritable), la fin du commerce des esclaves et des armes avaient disqualifié Sohar. Mais ce que la ville a perdu sur mer, elle l'a regagné sur terre, par le développement récent des routes. Sohar est située sur les grands axes Mascate-Mussandam et Mascate-Bureimi. Ces voies permettent l'accès aux pays du Golfe en évitant le détroit d'Ormuz.

Les modifications techniques de l'irrigation, la possibilité, pour les jeunes, de recevoir désormais un enseignement à Sohar (au lieu d'être obligés d'émigrer clandestinement à l'étranger pour y poursuivre des études, comme c'était le cas avant 1970), enfin la transformation profonde de l'exercice du pouvoir par Qabus, ont achevé de modifier le cadre de la vie des Sohari. L'auteur examine comment, dans cette explosion du pays, évoluent les différentes catégories sociales. Si bédouins et ex-esclaves, les deux principaux groupes « stigmatisés », tendent à perdre, de fait, leur identité et à se fondre dans la population, la diversité des Soharis, et leur capacité à s'en accommoder, demeurent le trait principal de la société soharie d'aujourd'hui. Les qualités d'adaptation à des modes de vie nouveaux en sont le corollaire.

On a là une étude passionnante, car Sohar présente un exemple de société tout à fait originale et F.B. en a montré tous les aspects avec une extrême acuité. La seule réserve que l'on pourrait faire est une certaine dispersion de l'information qui amène parfois le lecteur à restructurer l'ouvrage pour lui-même. Mais F.B. n'a-t-il pas, de propos délibéré, voulu donner intacte cette impression d'une société moléculaire ?<sup>(1)</sup>

Monique KERVAN  
(C.N.R.S., Paris)

Christiane SOURIAU, *Libye, L'économie des femmes*. Paris, L'Harmattan, 1986. 24 cm., 198 p.

Dans cet ouvrage, l'auteur obéit à une double préoccupation, explicitée dans l'intitulé même du titre, et qui consiste en une réhabilitation de la société libyenne de Kadhafi et de la place réelle et complète qu'y occupent les femmes dans l'économie. Par le biais de cette recherche, C. Souriau fait appel, à la fois, à sa vocation d'arabisante connaissant bien le terrain sur lequel elle a longuement enquêté et à sa vocation de féministe, s'interrogeant, au plan théorique, sur le concept de la catégorisation de sexe et de son exercice appliqué à l'économie classique. Soucieuse de corriger les préjugés répandus dans l'opinion occidentale et qui entachent la Libye de Kadhafi, elle s'attache, dans cet ouvrage, à décrire en profondeur la société libyenne en pleine mutation idéologique, politique, économique, sociale et culturelle. Spécialiste des questions féminines, elle propose, au niveau méthodologique, une nouvelle approche, pour mieux cerner le rôle productif réel des femmes dans l'économie libyenne.

<sup>(1)</sup> Citons un autre excellent ouvrage, écrit par la femme de Fredrik Barth : U. Wikan, *Behind the Veil in Arabia : Women in Oman*, Baltimore, John Hopkins Univ. Press, 1982.